



Article scientifique

Article

1979

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Paléanthropologie et archéologie, quel dialogue ?

Gallay, Alain

How to cite

GALLAY, Alain. Paléanthropologie et archéologie, quel dialogue ? In: Archives suisses d'anthropologie générale, 1979, vol. 43, n° 2, p. 53–57.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:94937>

Paléoanthropologie et archéologie quel dialogue?¹

par

Alain GALLAY

Depuis 1949, soit depuis bientôt 30 ans, vous dirigez, Monsieur Sauter, le département d'Anthropologie de l'Université de Genève où se trouvent réunies deux disciplines, la paléoanthropologie (ou bioanthropologie des populations anciennes) et l'archéologie préhistorique. Il s'agit là d'une très lourde tâche, chacune des disciplines devenant de jour en jour plus complexe.

A l'occasion de vos prochains 65 ans, vos collaborateurs ont décidé de manifester l'attachement qu'ils ont à votre département en organisant ce symposium dont les composantes se trouvent tout naturellement définies par votre activité de chercheur. En effet, notre réflexion doit porter à la fois sur les relations nouées entre ces deux disciplines et sur la période qui se situe au centre de vos recherches, nous voulons parler de la fin du Néolithique (l'Enéolithique des chercheurs d'Europe centrale) et le début de l'âge du Bronze.

En outre, cette rencontre sera également l'occasion de réveiller au niveau européen, après une pause de bientôt douze ans, les échanges qui se sont instaurés lors du symposium sur l'anthropologie du Néolithique organisé en 1966 par l'Institut d'Anthropologie de l'Université de Mayence.

Pour ouvrir ce dialogue je voudrais vous faire part, Mesdames, Messieurs, de quelques réflexions sur les deux points motivant notre réunion: l'interdisciplinarité d'une part, les perspectives de recherches offertes par la période d'articulation entre le Néolithique et les âges des Métaux d'autre part.

L'interdisciplinarité

Ce symposium se propose, entre autre, de promouvoir une véritable collaboration interdisciplinaire entre nos deux branches: la paléoanthropologie et l'archéologie préhistorique. Pour analyser ce que cela veut dire, tentons de faire le point de l'évolution actuelle de nos deux disciplines, du point de vue de la théorie d'abord, du point de vue instrumental ensuite.

1. LES BASES THÉORIQUES.

1.1. Théorie de l'archéologie préhistorique.

Quels étaient, quels peuvent être maintenant les partis pris théoriques de l'archéologie préhistorique du Néolithique et de l'âge du Bronze ?

¹ Discours d'introduction au Symposium de Sils-Maria.

L'analyse des travaux classiques montre à quel point les vues des divers chercheurs étaient influencées par les théories diffusionistes de Gordon Childe. Ces dernières révèlent deux idées maîtresses :

1. Les civilisations préhistoriques forment des entités monothétiques homogènes identifiables sur de larges espaces géographiques ;
2. La diffusion de ces civilisations à travers l'Europe implique un faible pouvoir inventif de l'Europe et une grande mobilité des groupes humains.

De telles conceptions pouvaient engendrer tout naturellement de très belles théories historiques, la problématique des explications étant relativement simple, les unités analysées, bien circonscrites.

Depuis lors nos conceptions ont changé sur plusieurs plans dont nous citerons les principaux :

1. L'accent est désormais mis sur le caractère polythétique des composantes culturelles et la notion de civilisation préhistorique est remise en question. Les modèles proposés par les chercheurs anglais, D.-L. Clarke entre autres, illustrent bien cette position.
2. L'intérêt se porte désormais sur les potentialités évolutives locales et les mécanismes historiques intra-régionaux. Les travaux de C. Renfrew illustrent parfaitement cette position.
3. En conséquence, la recherche des mécanismes de l'adaptation de l'homme au milieu local tend à prendre, dans une perspective écologique, de plus en plus de place. Nous pensons par exemple aux travaux de Tringham sur le Néolithique européen.
4. Enfin une approche de plus en plus ethnologique tente de dégager nos modèles explicatifs des stéréotypes anciens à travers une meilleure connaissance des populations actuelles non industrielles.

1.2. Théorie de la paléanthropologie.

De son côté la théorie de la paléanthropologie subit actuellement une remise en question tout aussi fondamentale. Les études classiques étaient dominées par l'idée qu'il existait en Europe des groupes biologiques (races) suffisamment bien individualisés pour être, pour ainsi dire, suivis à la trace, nous pensons notamment aux travaux de l'école de Lemberg, et plus particulièrement aux travaux de Czekanowski.

Les trois idées forces sous-entendant les typologies raciales anciennes étaient, semble-t-il, les suivantes :

1. Les caractères génétiques sont transmis par des mécanismes mendéliens simples.
2. Il est possible d'individualiser, au niveau européen, des races primordiales sur la base de caractères phénotypiques en nombre limité. Malheureusement les données anthropologiques collectées, toujours hétérogènes, contraignaient les chercheurs à situer ces races théoriques dans un passé abstrait toujours plus lointain.
3. Les populations observées correspondent à un dosage variable d'individus rattachables à l'une ou à l'autre de ces races primordiales.

L'évolution sensible actuellement est très comparable à la situation décrite pour l'archéologie préhistorique. La remise en cause des idées précédentes est complète et porte sur les points suivants :

1. Les études biologiques menées sur les populations actuelles contribuent à l'effritement de la notion de race, du moins à l'échelle continentale où nous nous plaçons. On constate que les groupes humains sont toujours en étroite et constante interrelations.

2. L'impact des facteurs mésologiques sur les phénotypes est toujours important. Nous retrouvons ici l'approche écologique constatée dans maints travaux archéologiques récents.

3. La variabilité intragroupe est souvent aussi grande que la variabilité intergroupe.

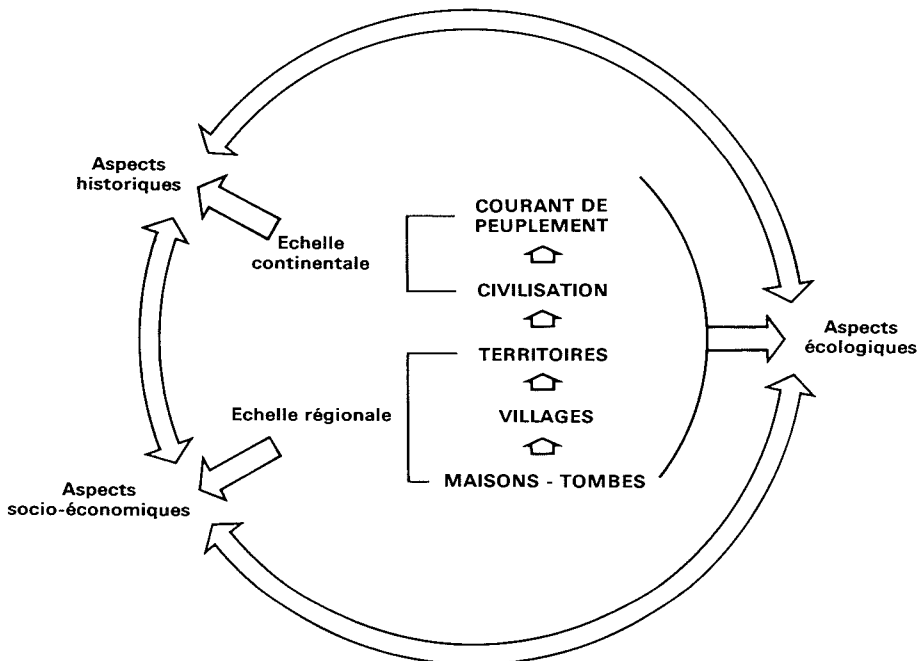
1.3. Les contacts entre les deux disciplines.

La situation décrite pour nos deux disciplines va profondément influencer la nature des contacts interdisciplinaires. Avant de voir comment ces contacts ont évolué, une constatation s'impose semble-t-il. De tous temps les relations entre les spécialistes des deux disciplines ont été mal équilibrées : ces constructions historiques utilisent rarement les données biologiques ; ces dernières sont rarement intégrées aux données culturelles.

Dans les travaux classiques le caractère monothétique prêté aux civilisations et aux races facilitait l'interprétation des données en termes historiques et les grandes synthèses. On s'aperçoit actuellement combien les bases de ces dernières sont fragiles. Cette situation explique le scepticisme actuel entourant maints travaux ; elle se résume en une question essentielle :

Que peut-on faire dire aux caractères biologiques phénotypiques sur les plans historique, ethnologique, écologique enfin ?

Cette question présente naturellement de multiples facettes et peut être à l'origine d'objectifs de recherches divers dont la spécificité dépend des paramètres spatio-temporels et fonctionnels choisis.



Aspects historiques.

Ces aspects sont plus particulièrement développés dans les études abordant l'intégration des quatre dimensions essentielles: biologie, culture, temps, espace. Parmi celles-ci il convient de signaler celles qui abordent:

- le problème de l'identification et de la délimitation des unités biologiques, soit la mesure de l'homogénéité (ou de l'hétérogénéité) des ensembles squelettiques abordés;
- l'établissement, à l'échelle continentale, des affinités phénotypiques liant les unités biologiques mises en évidence;
- la confrontation des structures phénotypiques biologiques avec les structures des affinités culturelles: le découpage biologique recouvre-t-il ou non le découpage culturel?
- la recherche des causes (historiques, écologiques, etc.) des structures spatio-temporelles mises en évidence.

Aspects socio-économiques

Il conviendrait d'aborder ici le problème de l'équilibre biologique et culturel de la société face à son environnement:

- estimation des paramètres démographiques;
- estimation de l'état de santé du groupe;
- estimation de la réussite économique et écologique du groupe: état d'équilibre démographie-ressources;
- relations entre les structures sociales et génétiques et la biologie des populations;
- appréciation de l'homogénéité morphologique du groupe (coexistence possible de plusieurs sous-ensembles biologiques au sein du même groupe).

Il nous faut parler maintenant des moyens instrumentaux.

2. *Les moyens instrumentaux.*

Du point de vue technique, j'aimerais vous faire part maintenant de mon inquiétude sur l'évolution de nos deux disciplines et vous demander de discuter ces prochains jours le problème essentiel suivant.

Lorsqu'on étudie l'évolution des sciences, on constate que les progrès de la connaissance vont toujours de pair avec une réduction du nombre des données significatives. La masse informe des observations est transformée en un ensemble limité de concepts signifiants. Dans cette perspective je vous rappelle trois exemples classiques de ce type de réduction:

1. au niveau chimique. Le tableau de Mendeleev rend compte de la totalité des corps observés au moyen d'un nombre limité d'éléments;
2. au niveau biologique. Les variations topologiques de quatre bases chimiques rendent compte de toutes les structures possibles de l'ADN et, au delà, de tous les gènes;
3. au niveau culturel enfin. Les systèmes phonologiques réduisent les infinies variantes phonétiques de chaque langue à de simples systèmes d'oppositions, les phonèmes.

Or, contrairement à cette situation, qui est la situation normale de la science, on constate que soit l'archéologie, soit la paléanthropologie, suivent des voies évolutives exactement inverses. Tout se passe comme si les chercheurs tentaient de lutter contre la carence de théories réductrices par une accumulation de plus en plus grande de données. J'aimerais donner deux exemples de cette situation.

1. Le premier concerne la mode actuelle des banques de données sur ordinateur en archéologie. J'ai parlé ailleurs d'un exemple particulièrement significatif de cette curieuse aberration qui consiste à enregistrer un maximum d'informations sans se poser la question des modalités de leur traitement.

2. Le second concerne une certaine fuite en avant de la paléanthropologie dans la mobilisation de données numériques de plus en plus nombreuses et dans le recours aux techniques lourdes de la statistique et de l'analyse multivariée.

Ces remarques pourraient faire penser à une attitude totalement réactionnaire face aux « progrès » de la science (nous ferons pourtant remarquer que ces progrès sont des progrès instrumentaux, non des progrès épistémologiques). En fait il n'en est rien. Ce que je constate, c'est que le recours à des données de plus en plus nombreuses et à des calculs statistiques de plus en plus lourds ne résoudra pas nos problèmes tant que nous n'aurons pas constitué nos disciplines en science, autrement dit :

1. tant que nous n'aurons pas trouvé des modèles théoriques permettant de réduire le nombre des données mobilisées, et

2. tant que nous n'aurons pas trouvé le moyen de valider nos constructions en prouvant leur efficacité par leur caractère prédictif.

L'Europe à la fin du Néolithique.

Mais revenons maintenant sur terre, c'est-à-dire dans l'Europe de la fin du Néolithique.

Du point de vue thématique, la période choisie pose de multiples problèmes et permet d'illustrer admirablement nos préoccupations théoriques. La transition entre le Néolithique et l'âge du Bronze présente en effet une certaine bipolarité entre un substrat néolithique où domine la stabilité, et les prémices d'un nouvel âge partiellement liées, semble-t-il, à un profond renouvellement des populations.

1. Du côté des sources néolithiques, l'idée que l'on peut se faire de l'Europe correspond en effet à un peuplement stable depuis longtemps. Ce peuplement trouve son origine dans les grandes conquêtes du Néolithique le plus ancien. Cette situation permet de saisir les effets des adaptations aux diverses niches écologiques et les processus de différenciation régionales tant au niveau biologique que culturel. Elle offre en conséquence prise aux types de démarches des nouvelles écoles.

2. Du côté de l'origine de l'âge du Bronze, au contraire, les théories historiques les plus récentes mettent l'accent sur la mobilité de certaines populations, nous pensons aux peuples de Kourganes de M. Gimbutas, au « peuple » campaniforme de Gerhardt. Ces théories font intervenir des migrations et un profond bouleversement du substrat par des apports extérieurs. Aux paléanthropologues de nous dire si les faits biologiques s'adaptent ou non aux mouvements historiques décrits.

3. Enfin, la confrontation des deux mondes, celui des paysans néolithiques, celui des fondeurs de bronze, pose le problème des interactions entre substrat et nouveaux venus, si ces derniers existent bien.

Le tableau que j'ai dressé de nos deux disciplines peut vous paraître quelque peu pessimiste. En fait il ne l'est pas. Mais à une époque où les choses du passé sont à la mode, il est important de ne pas se laisser aller à une confiance illimitée dans nos capacités de reconstituer le passé. Bien des mécanismes historiques sont encore obscurs et le recours aux gros moyens d'investigation fournis par la technologie moderne ne sera profitable que s'il est subordonné aux progrès faits dans l'épistémologie de nos disciplines.